



HAL
open science

“ Ah bon, la folie t’intéresse ? ”

Ludovic Desjardins

► To cite this version:

Ludovic Desjardins. “ Ah bon, la folie t’intéresse ? ”. *Psychologues et psychologies*, 2020, N° 268 (4), pp.018-022. <10.3917/pep.268.0012f>. <hal-04796722>

HAL Id: hal-04796722

<https://hal.science/hal-04796722v1>

Submitted on 21 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

« Ah bon, la folie t'intéresse ? »

Réflexions sur la fonction enseignante de la clinique et sa mise en circulation.

Ludovic Desjardins

Si la formation des psychologues intéresse le politique, que nous reste t-il à faire et à dire à cet endroit ? Répliquer, expliquer, défendre ? Sûrement. Face aux changements qui s'annoncent, je voudrais ici faire entendre un autre mouvement : celui qui continue de me saisir, de me surprendre, de me faire travailler et penser. Ces quelques lignes parviendront – je l'espère – à en faire entendre quelque chose.

Au croisement de plusieurs errances

« On ne fait pas psycho par hasard ». Installé sur un siège à rabats dans l'amphithéâtre, c'est à une place d'étudiant que j'ai entendu pour la première fois cette phrase émanant du microphone du Professeur d'Université. Cette enseignante reprenait de temps en temps cet énoncé au fil du cursus. A l'époque, le propos provoquait chez moi un certain agacement. Par sa répétition, il venait régulièrement me mettre face à une énigme sans me donner un semblant d'indice, ni une bribe de solution. Pourtant, c'est par cette phrase que j'ai choisi de commencer ma réflexion : « On ne fait pas psycho par hasard ».

Avec un recul de plus de 15 ans, je ne la reçois pas tout à fait de la même façon. Après coup, il me semble que cette enseignante cherchait à mettre l'étudiant face à son choix – si c'en est un – du moins face à ce qui pourrait en constituer l'origine et la cause. A cet endroit, plusieurs facteurs entrent en jeu (des questions personnelles, culturelles, familiales, sociales) mais aussi une part de mystère. De celui-ci, le temps permet tout de même de tirer quelques fils. En reprenant cet énoncé tiré de mes années estudiantines, mon intérêt est surtout d'attraper quelques éléments de lecture quant au sujet qui nous intéresse. Je les formulerai ainsi :

- Commencer un cursus universitaire en Psychologie confronte potentiellement à une énigme, à commencer par celle de son choix.
- Dès lors, l'enseignement universitaire est susceptible de mettre l'étudiant face à des questions essentielles pour son parcours et pour lui-même, sans pour autant constituer le lieu propice pour les déplier.
- Du côté de l'enseignant, l'enjeu n'est pas tant de poser ces questions de façon abrupte, ni même de les énoncer, mais de réfléchir aux conditions pour que celles-ci puissent advenir et circuler.
- Du côté de l'étudiant, il y a une rencontre avec la psychologie qui a lieu d'une manière chaque fois singulière.

Malgré son effet sur moi et sur ma mémoire, l'énoncé « On ne fait pas psycho par hasard » ne me paraît pas tout à fait satisfaisant. D'ailleurs, je ne suis pas certain que son auteure en serait satisfaite après-coup.

Dans son étymologie, le *hasard* renvoie au « jeu de dés ».¹ Commencer son cursus universitaire ainsi n'est pas une image déplaisante, ni dénuée d'intérêt. Il y a en effet dans ce commencement une part de hasard et de jeu. En ce sens, cette phrase et ses effets viennent

aussi illustrer pour moi les enjeux du rapport de l'enseignant à l'étudiant et la difficulté de ce qui peut y circuler.

Ce n'est pas depuis une place de Professeur d'Université que j'écris, mais de chargé de cours vacataire. Exerçant comme psychologue clinicien en milieu hospitalier, ce n'est pas mon activité principale. Administrativement, on dit d'ailleurs que c'est une « activité accessoire ». A cette place pourtant, l'énergie à déployer n'a rien d'accessoire, entre le créneau horaire à trouver, le dossier administratif à constituer et les cours à préparer. Pourtant, tenir ce créneau horaire dans ma semaine déjà bien remplie vient prendre une place dans ma dynamique de travail depuis plusieurs années.

Donner des cours de TD (Travaux Dirigés) m'a été proposé suite à mon inscription en thèse, ce qui n'est pas la seule voie d'entrée. Initialement, je ne savais pas très bien pourquoi je me prêtais à l'exercice, mais je sais davantage ce que j'y trouve actuellement. Il y a là aussi une part d'errance, l'errance des commencements². Que ce soit du côté de l'étudiant ou de l'enseignant, « faire psycho » comporte à mon sens une part d'errance à ne pas écarter. Au croisement de ces errances, des points d'accroche peuvent naître. Me souvenir que je ne savais pas bien ce que je faisais en psychologie à ma place d'étudiant, que je ne sais pas toujours très bien pourquoi j'y enseigne est une façon de laisser une place possible à la surprise, à quelque chose qui fasse enseignement, à un travail en mouvement.

De la correspondance à la circulation d'écritures

Quand j'ai commencé à exercer en tant qu'enseignant vacataire, je travaillais essentiellement en EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes) auprès de sujets âgés. Cela n'a pas été mon premier terrain clinique, ayant d'abord travaillé auprès d'enfants et d'adolescents en IME (Institut Médico-Educatif). Je le précise dans la mesure où j'ai remarqué la difficulté fréquente de mes collègues à considérer que travailler en EHPAD pouvait relever d'un choix. Tiens, encore un ! Il est vrai que j'ai eu comme un coup de cœur pour la clinique en EHPAD. C'est là que j'ai commencé à travailler avec le support de l'écriture comme médiation. Reprendre le stylo m'a ensuite conduit à reprendre le chemin de la recherche et de l'Université.

Les enseignements en TD m'ont permis de rencontrer Benjamin Royer [*N.B. : auteur de l'autre article de cette rubrique*] et de découvrir des projets à la fois thérapeutiques et pédagogiques, en lien avec la psychothérapie institutionnelle. En effet Benjamin Royer proposait des échanges entre patients et étudiants, par l'intermédiaire de différents supports (radio, création d'un journal) et de rencontres organisées autour de ces derniers³. M'inspirant de cette dynamique, j'ai commencé à réfléchir à une façon d'articuler ma clinique et mon enseignement. Comment penser une interaction entre mon travail en EHPAD auprès de sujets qui avancent en âge (personnes âgées de 90 ans en moyenne) et l'enseignement auprès d'étudiants en première et deuxième année de psychologie, ayant généralement moins de 20 ans ? Il se trouve justement que mon travail de thèse porte sur la place de l'écriture dans la transmission entre générations. Cet écart générationnel pouvait donc potentiellement me donner à penser et à travailler. Il restait à trouver une manière de faire. Parmi mes cours, l'un s'intitule « Préparation au Projet Professionnel ».

L'enjeu est de donner aux étudiants quelques repères pour les accompagner dans leurs choix de parcours, la recherche d'un entretien et leur première recherche de stage. Travaillant avec eux sur leur curriculum vitae, ils évoquaient leur manque d'expériences professionnelles

ou pré-professionnelles à mentionner. C'est ainsi qu'une première initiative a vu le jour : il s'agissait de proposer à ceux qui le souhaitaient de mettre en place un système de correspondance patients-étudiants. Cela leur permettait par exemple de faire figurer sur leur CV : « Participation à un projet d'échange intergénérationnel ». Je me disais que cela pouvait éventuellement être intéressant pour eux et susciter par ailleurs la curiosité d'un éventuel futur référent de stage.

D'abord à l'état de projet, j'ai parlé de cette proposition aux étudiants et à quelques patients susceptibles d'être intéressés. Un nouveau cadre a ainsi vu le jour, co-construit entre patients et étudiants, sur la base de quelques détails (respectés ou non d'ailleurs) : l'usage de pseudonymes, un système d'enveloppes, ou encore l'idée qu'il ne s'agissait pas tant de poser des questions d'ordre personnel, mais de pouvoir échanger sur des questions de santé ou de société. A travers l'écriture, s'esquissait ainsi un pont entre les lieux.

La rose et le réséda

Cette histoire de correspondance a suscité des mouvements cliniques importants, dépassant ce que j'aurais pu imaginer. Un exemple : Mme D. a été très active dans ce projet dès son commencement. Le vendredi, nous avions notre rendez-vous hebdomadaire à l'EHPAD. Circulant d'un lieu à l'autre, je lui emmenai donc quelques lettres d'étudiants. Elle les classait en différentes chemises, préparait des brouillons de réponse et me demandait ce que j'en pensais. Mme D. a été libraire : c'est une femme pour qui l'écriture était importante, aussi bien dans son activité de résistante que sur le plan professionnel et personnel.

Un ou deux ans plus tard, elle est décédée. En EHPAD, les décès se succèdent et tout clinicien y est confronté de manière régulière. Ce point a sûrement une incidence dans le fait que l'écriture y est devenue pour moi un outil privilégié : un support, une ressource, voire un écran parfois. Après son décès, son fils est venu me voir : *« J'ai parlé de vous à l'enterrement. Devant sa tombe, j'ai expliqué comment elle était restée jusqu'au bout de sa vie dans l'échange avec les jeunes générations. J'ai raconté qu'une jeune étudiante l'avait questionné sur son poème préféré et qu'elle lui avait conseillé « La rose et le réséda » de Louis Aragon, qu'elle a elle-même connu. Et je l'ai lu ».*

Cette patiente n'avait pas fini de m'étonner. Force de l'écriture que de provoquer de tels saisissements, même après la mort ! A croire qu'un outil clinique devient opérant dès lors qu'on ne le maîtrise plus ? Quoi qu'il en soit, l'écriture a permis une circulation intéressante.

Un pont entre les lieux

Des liens se sont tissés par la médiation de l'écriture. Par la suite, une autre modalité de rencontre s'est mise en place : inviter les étudiants sur le lieu de soins.

Ce dispositif a lui aussi été inspiré des projets initiés par Benjamin Royer, notamment les rencontres organisées à l'Université et sur les lieux de soins. Toujours dans le cadre de ce cours intitulé « Préparation au Projet Professionnel », l'idée d'inviter des groupes d'étudiants dans un service où je travaille à l'Hôpital a commencé à germer. Par un curieux hasard, le TD en question a lieu le vendredi matin. Après le cours, je vais à l'Hôpital et anime un atelier l'après-midi. En discutant de concert avec étudiants et patients, mais aussi avec mes

collègues, nous avons mis en place des journées portes ouvertes. Cela donne toujours des moments intéressants, drôles et surprenants. Le type de patients accueillis s'y prête – des personnes entre 70 et 90 ans environ, concernées par des difficultés de mémoire dites « modérées » et parfois isolées socialement – tout comme le type de lieu, puisqu'il s'agit d'un Hôpital de Jour, donc d'un service ouvert. Voici les temps forts de ces journées :

- Une visite du service :

Après le cours, j'accompagne un groupe de quinze étudiants de l'Université à l'Hôpital. Nous commençons par une visite du service, puis une présentation de son fonctionnement général.

- Un atelier patients-étudiants :

Après le déjeuner, un atelier est proposé aux patients et aux étudiants. Dès la première rencontre, le groupe de patients a exprimé le souhait de ne pas être nommé « les patients » mais « les aînés ». Dans cet atelier, nous parlons du projet professionnel. Les aînés témoignent de leurs expériences. Des supports sont ensuite proposés pour médiatiser les échanges. Ces temps sont généralement appréciés des étudiants qui font l'expérience d'une prise de contact et de parole avec des patients-aînés, étayée par le groupe et les supports. Ensuite, je propose également aux « aînés » de faire passer un semblant d'entretien de recherche de stage aux étudiants volontaires, avec un support basique mais facilitant. Ils prennent généralement ce rôle avec jeu et sérieux. Il est également arrivé qu'un ou deux étudiants proposent de conclure l'atelier en musique, accompagnés d'instruments.

- Une table des métiers :

Un échange a lieu, enfin, durant lequel mes collègues (ergothérapeute, neuropsychologue, éducateur sportif, psychomotricien, médecin, infirmier, aide-soignant) peuvent parler de leurs parcours, expériences et choix. Les collègues sont généralement intéressés par la démarche. A travers celle-ci, chacun vient se mettre en position de parler de son métier, mais l'équipe en tant que groupe est aussi mise en situation de transmission collective. En ce sens, ces moments invitent à la rencontre de lieux, de personnes, de métiers, de fonctionnements groupaux et institutionnels.

Une clinique de l'entre

A travers cette pratique, une clinique peut se penser. J'aimerais finir par deux exemples qui m'ont semblé surprenants.

Changer de lieu soulève d'emblée des questions intéressantes. Je me souviens par exemple avoir entendu une étudiante dire en riant à son arrivée à l'hôpital : « Voilà, on arrive chez les cinglés ». Ce propos ne m'était pas adressé directement et aucun patient n'était présent. Devant les patients pourtant, cette même étudiante a eu un tout autre positionnement étant dans l'échange et la rencontre. Durant un moment de reprise avec le groupe, je me suis permis d'interroger ce premier énoncé. L'étudiante a alors formulé l'écart entre la rencontre et les préjugés qui la précèdent autour du lieu et des ses occupants, et a ainsi verbalisé une question tout à fait importante.

Enfin, je me souviens d'un échange étonnant entre Marc et Monsieur C. L'un avait 19 ans et l'autre 78. Cet échange a eu lieu au moment du jeu de rôles autour de l'entretien de recrutement de stage :

- Monsieur C – Alors, pourquoi vous intéressez-vous à la psychologie ?
Marc – Je ne sais pas trop... Disons... Parce que la folie m'intéresse...
Monsieur C – Ah bon ? La folie t'intéresse ? Mais... [il s'arrête, pose ses feuilles et reprend avec un sourire] Mais enfin t'as rien d'autre d'intéressant à faire dans la vie, mon vieux ?
[Marc rit aux éclats]
Monsieur C – Et puis, tu vas répondre ça à ton entretien ? Allons, allons !

Marc a peut-être été un peu malmené dans cet échange, mais le contexte et l'ambiance du groupe lui ont peut-être permis d'entendre quelque chose de sa réponse, d'une manière supportable. Ces instants ont pu être repris et verbalisés après-coup par les étudiants.

En conclusion, et cela m'a fait entendre quelque chose de nouveau, là où je pensais mettre en jeu un écart générationnel, c'est un autre écart que viennent verbaliser les étudiants : celui du rapport à la folie. « Ah bon, la folie t'intéresse ? » : N'est-ce pas une bonne question pour commencer un parcours universitaire en psychologie ? Nous pouvons y entendre le rapport du dit étudiant à son objet d'étude, rapport pouvant être pris de fascination ou d'ennui, de fantasmes et de projections, de distance ou encore de dérision.

Penser les conditions d'élaboration de ce rapport pour chacun me semble un fil intéressant pour que quelque chose s'enseigne. A cet endroit, une condition encore se laisse deviner, à savoir l'implication d'un travail sur le transfert. S'il est une clinique de l'enseignant-chercheur, elle implique pour ce dernier un travail sur ce qu'il aurait lui-même voulu recevoir et vivre en tant qu'étudiant. S'ouvre alors une voie, non pas à la réalisation d'un scénario fantasmatique autour de sa propre place d'étudiant passée ou actuelle, mais à la possibilité de penser une clinique, de co-construire des dispositifs et d'être surpris par ce qu'il pourra y découvrir. Créer échappe alors à la maîtrise au profit du jeu. Une idée proposée a ainsi une chance de devenir un lancé de dés.

Bibliographie

1. REY Alain (1993) Dictionnaire historique de la langue française, Paris, Le Robert, 2016.
2. J'emprunte et détourne la formule de Pontalis : PONTALIS J.B. (1994) L'amour des commencements, Paris, Gallimard, 2006.
3. Pour découvrir plus avant son travail : ROYER Benjamin (2020) *Soigner, éduquer, culturer ?* in Chimères n°95, Paris, Erès, 2020.